

MARIO ROSSIGNOL  
JEAN-PIERRE STE-MARIE

LES PIONS DE  
L'APOCALYPSE  
LE SACRIFICE

ÉDITIONS  
MICHEL  
QUINTIN



# I

## LES FOUILLES

*Île de Panarea, archipel des Éoliennes.  
 Dans un monde parallèle au nôtre, sous la brise  
 caressante de la mer Tyrrhénienne.*

Lou se tenait debout sur une butte de terre, les poings plantés sur les hanches, sa chlamyde rouge malmenée par le vent.

Il observait distraitement le déroulement des travaux. Son esprit revenait sans cesse vers Lucretia, qui s'était encore faufilée dans sa chambre la nuit précédente avant de se glisser dans son lit. Partagé entre la portée de ses paroles et la douceur de ses caresses, le dictateur se demandait encore si la jeune femme s'efforçait de le manipuler ou plutôt de le mettre en garde.

Deux bateaux avaient été équipés de treuils pour remonter les restes du village englouti de Basiluzzo. Pour l'instant, on se concentrait sur la remontée des pièces les plus petites, donc facilement maniables. Les dalles de marbre, les colonnes et autres ouvrages de matériaux lourds

seraient arrachés au fond de la mer Tyrrhénienne en tout dernier. On ne risquerait pas ainsi d'abîmer des objets de valeur. Un autre panier venait tout juste d'être remonté et Lou paraissait satisfait. Il avait en fait toutes les raisons de l'être, puisque la pêche s'était révélée bien meilleure que prévu. Les plongeurs qui avaient commencé le boulot un peu à reculons voyaient maintenant leurs efforts récompensés. Et pas seulement par les paroles d'encouragement du jeune dictateur, mais aussi par l'argent que son acolyte Pierre St-Georges était parvenu à arracher aux divers paliers de gouvernements des États voisins, sous le couvert de politiques culturelles et de sauvegarde du patrimoine. Pierre n'aurait qu'à forger un bilan de restauration du patrimoine bâti et de menus frais compensatoires, pour que les fonctionnaires républicains soient satisfaits. Les deux jeunes dictateurs allaient ainsi combler leur politique étrangère, et personne ne viendrait jamais vérifier de toute façon.

Lou avait adoré plonger dans les eaux limpides au large de l'île de Panarea. Il n'avait jamais fait de plongée auparavant mais avait tiré un réel plaisir d'apprendre sous la surveillance des professionnels de Lipari. Ceux-ci s'étaient empressés d'accéder à sa demande au même titre que s'il se fut agi d'un ordre.

Chaque jour il venait surveiller les travaux, du moins pour un moment. Il ne pouvait être partout à la fois mais il adorait examiner ce qui avait

été rapporté à l'entrepôt de Ditella, dans l'île de Panarea. Lou s'était découvert une véritable passion pour l'archéologie, et les multiples bouquins empruntés à la bibliothèque du palais lui avaient permis de s'instruire sur le sujet.

De plus, il adorait cette île. Il y avait emmené son ami Pierre dès le début des travaux pour lui en faire voir la beauté. Avant d'arriver à Ditellase, la route menant au sommet de l'île faisait passer par le village préhistorique de Punta Milazzese, d'où il était possible d'admirer un panorama splendide : la crique de Calajunca et, un peu plus loin, le lieu où se trouvait englouti le village nouvellement redécouvert, vieux de plus de vingt-quatre siècles. Dans la crique, la plage était entièrement recouverte de galets, ce qui ne manquait pas de lui donner un certain aspect lunaire ou martien. Il ne suffisait pourtant qu'à tourner la tête pour se rendre compte de l'endroit où l'on était. Un endroit beau comme l'on en trouve uniquement sur la Terre. À l'intérieur du village, les *vici*, ces toutes petites rues ressemblant plutôt à des allées, rehaussaient le charme des maisons fleuries restaurées avec soin selon l'architecture antique. Le fascinant cimetière possédait presque une ambiance de gaieté. Chacune des tombes affichait le portrait sépia de son propriétaire et était ornée de fleurs vivaces, ce qui ne manquait pas de conférer au lieu une allure de parc qui valait vraiment le déplacement. Marcher à Punta Milazzese, c'était se sentir bien, c'était vouloir s'y perdre.

L'entreposage des objets remontés à la surface se faisait juste un peu plus loin, à Ditellase. Jamais pourrait-il être envisageable de défigurer un paradis comme Punta Milazzese avec un hangar. Ditellase, beaucoup plus sobre, se fondait dans San Pietro et ensuite dans Drauto. Le hangar en question avait été vidé pour les besoins de la cause, et une garde choisie par Lou et conduite par le centurion Caius Malius en assurait la sécurité.

Les poings du dictateur quittèrent ses hanches lorsqu'un bruit attira son attention. Le vent l'empêchait d'entendre correctement, mais il eut tout de même la certitude qu'un char venait. Il monta jusque sur la route d'un pas rapide pour voir arriver un attelage de quatre chevaux côte à côte, tirer un char provenant de la réserve du palais. Il ne mit pas long à reconnaître son ami dictateur debout à côté du conducteur.

— Mais quel besoin as-tu de te trimbaler avec un attelage de quatre chevaux? lui demanda-t-il avant même que l'autre n'ait eu le temps de mettre le pied à terre.

— On ne voyait toujours que des attelages de deux chevaux, et en allant aux écuries ce matin j'ai vu les attelages de quatre, alors je m'en suis fait monter un.

— Ils ne servent habituellement qu'aux courses de chars!

— Plus maintenant.

Lou ne put s'empêcher de rire face au

## LE SACRIFICE

découragement évident du conducteur et au caprice de son compagnon d'exil.

— As-tu décidé de sortir de ton bureau par toi-même ou est-ce qu'on t'en a chassé ?

— Pas question qu'on me chasse de là ! J'avais simplement le goût de sortir prendre un peu d'air.

— Et d'essayer un char tiré par quatre chevaux...

— Le pire a été de les faire monter dans le ferry.

Lou entoura d'un bras les épaules du grand Pierre et l'attira un peu à l'écart.

— Je t'ai trouvé quelque chose d'original pour mettre dans ton bureau, dit Lou.

— C'est vrai ! Tu as trouvé ? Tu crois que l'empereur va approuver ?

— Ne t'en fais donc pas pour l'empereur. Il s'en fout complètement.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Pierre, impatient.

— Descendons. Je l'ai fait mettre dans une caisse spéciale pour qu'il soit apporté ce soir au palais. Il sera nettoyé sur place puis installé dans ton bureau, si tu le veux évidemment.

— C'est un bas-relief, comme je l'avais espéré ?

— Oui, mon cher. Viens...

Ils approchèrent du grand caisson de bois. Pierre était excité par la taille du carré qui révélait une pièce d'une taille appréciable. Ils soulevèrent le couvercle. Le bas-relief revoyait enfin la lumière du jour après plus de deux millénaires. Lou retira

du bout des doigts un peu de la mousse verte qui le recouvrait. Un mètre quatre-vingt-dix de long sur près de quatre-vingts centimètres de large, en deux morceaux. Fixées bout à bout sur le mur du bureau de Pierre, les deux pièces du bas-relief représentant des scènes de la vie romaine avec soldats, marchands, esclaves, hommes du peuple et animaux seraient tout à fait appropriées au reste du décor.

— Vive le marbre, dit Pierre, rien ne peut en venir à bout. Pas même le temps.

— Presque vrai. Au fond, le temps finit toujours par venir à bout d'à peu près n'importe quoi. C'est inévitable.

— C'est surtout dommage pour nous, ajouta Pierre avec un sourire contraint, on est ce qui vieillit le plus vite !

— Je sais, c'est embêtant de vieillir, blagua Lou, mais c'est la seule façon de vivre longtemps !

Ils replacèrent le couvercle sur le caisson. La journée était magnifique et, même si l'air était un peu frais, on se plaisait parfaitement à l'extérieur. En remontant vers la route, Pierre ralentit un instant l'élan de son compagnon pour lui glisser un mot.

— Le cardinal est là, dit-il, je l'ai vu ce matin. Je n'ose même plus essayer de le saluer tellement je trouve son comportement bizarre à notre égard. Je crois que nous devrions peut-être en parler à Salluste.

— J'y ai déjà pensé, lui confia Lou, mais il y

a quelque chose, un détail qui me dit que nous devrions rester sur nos positions par rapport à ce type. Ça agace ma curiosité naturelle mais, en même temps, ma petite voix intérieure me dit de rester en dehors de tout ça. Salluste n'est pas fou ! Il voit très bien comment di Rienzo agit à notre endroit et s'il voulait qu'un quelconque rapprochement s'effectue, il aurait forcément fait les premiers pas.

— Mais il n'en est rien !

— Et voilà toute l'absurdité de la question !  
Surveillons-le tout de même à distance, vaut mieux rester sur nos gardes.

— Pourquoi ? Tu crains quelque chose ?

— Je n'en sais rien. Mais il faut admettre qu'il fait un drôle de cardinal.

Une fois sur la route, Pierre changea complètement de sujet.

— Toi qui expérimentes et explores, lança-t-il, tu ne connaîtrais pas un coin de Lipari où il nous serait possible de discuter tranquille, loin des murs du palais ?

— Tu crains que les murs aient des oreilles ?

— Peut-être bien...

— Il y en a bien un. C'est la tranquillité même.  
Le cimetière !

— Le cimetière ? Mais...

— Tu verras, il est superbe, une véritable oasis de paix et de sérénité !

— Que peut-on attendre d'autre d'un cimetière !

Pierre renvoya son conducteur avec le char, puis il monta avec Lou. Ils se mirent en route vers le port de l'île où attendait un traversier qu'ils appelaient *aliscofo*, et qui assurait la liaison inter-îles. Ils montèrent à bord avec chars et chevaux et retournèrent vers Lipari.



— D'après tes dires, Salluste, les choses tournent rondement et tes protégés semblent se tirer très bien d'affaire.

— Mes jeunes dictateurs gouvernent le royaume comme si toute leur vie ils y avaient été préparés.

Di Rienzo et l'empereur discutaient sur le large balcon des appartements de Salluste. La vue sur le Castello y était particulièrement admirable, et l'endroit était isolé, donc propice aux discussions confidentielles.

— J'ai parfois des craintes, Éminence. Il y a des moments où j'attache une importance primordiale à ce royaume, et d'autres où j'ai l'impression que tout ce que j'y entreprends est carrément peine perdue.

— Mais qu'est-ce qui peut te faire dire ça, Lucius Salluste ?

— J'essaie d'organiser, de prévoir ce que pourrait être ma vie au milieu de cet archipel et, en même temps, je suis séduit par l'idée de vous seconder à Rome. Si seulement il était possible

de prédire l'avenir ! L'empire que je dirige et le pouvoir que j'exerce sur ces îles finiront-ils par tomber ? Accèderez-vous jamais à la papauté ? Autant de questions qui restent sans réponses.

— Ne redis jamais ça, Salluste ! J'arriverai à être nommé pape. Sois assuré que j'y parviendrai. Il est primordial que j'y arrive !

— N'êtes-vous donc pas honteux, ne serait-ce qu'un tout petit peu, de vous promener au Vatican en jouant au prélat de la maison du pape ?

Le rire de di Rienzo résonna dans l'air tiède. La question de l'empereur l'avait amusé par son côté direct. Pas du tout choqué, le cardinal avait même apprécié l'insolence de son interlocuteur. N'était-il pas qu'un simple pantin entre ses mains ? Et dire que cet imbécile croyait dur comme fer que c'étaient ses semblables qui avaient imaginé eux-mêmes le fonctionnement de cet archipel ! Ce montage vivant tout entier se devait d'exister, en retrait du monde de progrès et d'évolution constante qui gère le reste des multivers. Il fallait qu'il en soit ainsi. Tout n'est que cycles éternels. D'un côté, on peut décider de la vie, et il y aura la vie. D'un autre, même si on ne décide pas de la mort, il y aura tout de même la mort.

— Votre question m'amuse, cher ami. Il est des paroles dans votre bouche qui sont aussi fourchues que la langue d'un serpent à sonnettes.

— Ne me prenez pas à partie, Éminence, ce n'est qu'une simple réflexion. Simple curiosité.

— Tu vois, Lucius, le monde d'aujourd'hui souffre de plusieurs maux dont il doit être délivré. Par exemple, pour que les peuples de toute la terre arrivent à s'entendre, ils devraient être tous semblables, égaux.

— Vous frôlez le propos raciste, Éminence, en êtes-vous conscient ?

— Tu peux l'entendre comme bon te semble, Lucius.

— Toutefois, je ne vois toujours pas pourquoi vous visez tant le Saint-Siège. Quelle serait votre solution à tous ces conflits mondiaux ?

— Il ne s'agit pas seulement de ma solution...

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce que vous avez derrière la tête ?

— Le monde en général ne peut être laissé à lui-même. Il a besoin qu'on le gouverne, qu'on l'administre, qu'on le régisse. Un peu comme tu as choisi de faire dans cet archipel. En deux mots, le monde a besoin qu'on décide pour lui. Et c'est exactement ce que je suis en train de préparer. Au fil du temps j'ai établi d'importants contacts dans le monde économique et politique, avec des gens puissants qui n'attendent qu'une chose, l'aide et l'appui d'une autre grande force : la religion.

— Êtes-vous en train de me dire que vous souhaiteriez en fait produire une seule grande force, une alliance qui accoucherait d'un gouvernement politico-religieux ?

— Parfaitement. Et c'est justement là où

## LE SACRIFICE

j'aurai besoin de toi, cher Salluste. Tu as un avenir politique prometteur si tu viens à Rome avec moi lorsque je posséderai le Saint-Siège. En peu de temps, tu pourrais bien te retrouver à la tête d'une république ou d'une cité-État. Il n'en faudrait pas plus pour assurer la protection des Éoliennes et, surtout, le rapprochement avec tous les partis d'extrême droite des autres nations d'Europe.

— Vous tendriez vers une Europe fasciste ?

— Par tous les démons de l'enfer ! Tu vois clair en moi ! Une communauté européenne dirigée par un régime totalitaire, où ne vivrait qu'une seule race et qui deviendrait si puissante que les autres nations n'auraient d'autre choix que de s'y soumettre, économiquement et militairement.

— Par Vulcain ! Vous me faites rêver !

— Et le rêve pourrait se réaliser bien plus vite que tu ne penses...



Lou tira son attelage double hors de l'*aliscafo*, jusque sur le quai d'accostage de l'emporium. Ils sautèrent dans le char et traversèrent le Castello jusqu'à la place funéraire. Le dictateur attacha les chevaux aux grilles et entraîna son compagnon à l'intérieur de la morte cité.

— Tu vois ces mots gravés ? demanda-t-il à Pierre.

— Ouf ! Ça ne date pas d'hier, on dirait. On distingue à peine les caractères.

— J'ai voulu savoir ce que disait cette phrase à l'entrée du cimetière parce qu'elle m'intriguait vraiment. Et sa signification est tout aussi intrigante, à cause de sa vérité.

— Et alors ?

— « C'est ici que le plus grand des maîtres, le tombeau, tient son école de vérité. »

— Personne ne peut discuter cette affirmation !

Ils marchèrent ainsi un bon moment à travers les allées pavées et les mausolées de pierre.

— Fascinant ! avoua le grand Pierre. Jamais je n'aurais pensé à venir voir ce cimetière.

Un banc qui semblait les attendre les reçut sans broncher.

— Pour en revenir au cardinal, confia Lou, je crois que tant qu'il n'essaiera pas de s'infiltrer dans les affaires de l'empire, il n'y aura rien à craindre. Il manigance sûrement une petite combine avec Salluste mais, pour une fois, je ne vais pas chercher à en savoir plus long. Contentons-nous de garder les yeux ouverts. Qu'il soit la corruption en personne reste dans le domaine du possible.

— Ce qui en a étonné plus d'un, c'est que Salluste l'a fait participer aux débats du Sénat. C'est plutôt inhabituel, non ?

— Tout à fait d'accord. D'ailleurs, ce type me fout la trouille.

— S'il combine vraiment quelque chose avec Salluste, je crois que celui-ci tient à ce que nous restions en dehors de tout ça. C'est probablement

la raison qui l'empêche de tenter un rapprochement.

— Alors on se tient loin ?

— On fait comme lui, c'est tout.

— Affaire classée ! Y a-t-il autre chose au programme ?

— Le repos du guerrier. J'aime bien cet endroit, je n'ai jamais vu un cimetière aussi reposant.

— Les habitants ne sont pas bruyants...

Pierre sourit et songea aussitôt à Fortunata. Il y pensait d'ailleurs de plus en plus fréquemment. Et c'était très dérangeant. Il se sentait fortement attiré par cette jeune femme qu'il avait constamment sous les yeux. Mais il se gardait d'en parler, de peur d'être englouti par le même dilemme qui tirait son ami. Il écouta d'une oreille distraite Lou discourir et attendit patiemment la pause suivante pour signifier son envie de retourner au palais.